

Essai

Number 118, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61087ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

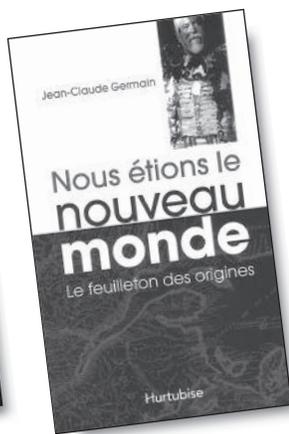
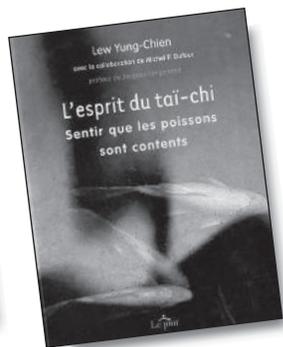
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2010). Review of [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (118), 52–58.

Essai autobiographique, art martial, histoire



Jean-François Beauchemin
CETTE ANNÉE S'ENVOLE MA JEUNESSE
 Québec Amérique, Montréal, 2009,
 122 p. ; 16,95 \$

Sous un magnifique titre, Jean-François Beauchemin conclut, à rebours pourrait-on dire, sa trilogie entreprise avec l'essai *La fabrication de l'aube* et le roman *Ceci est mon corps*. En effet, la longue année de deuil dont se rappelle l'écrivain dans ce nouvel essai autobiographique ramène les lecteurs plusieurs années plus tôt, avant qu'il ne frôle la mort racontée d'une si belle voix dans *La fabrication de l'aube*. Cette fois, c'est d'une autre mort qu'il est question : celle de sa mère dont il est très proche et qui marquera la fin de sa jeunesse.

Avec cette toute nouvelle publication, Beauchemin poursuit donc l'exploration de la vie. « Je ne le nierai pas : ces heures furent pour moi le commencement d'une introspection qui dure depuis », confie-t-il dès les premières pages. Mais l'exploration de la vie ? N'est-il pas plutôt question de perte, d'absence, d'anéantissement du corps, de deuil ? Certes, l'auteur se rappelle les différentes étapes traversées au cours de ces quatre saisons qui ont suivi le décès de sa mère. Sans s'apitoyer sur son chagrin, il relate les longues marches dans les bois près de sa maison en compagnie de sa chienne sur les traces de ces animaux qu'il aime tant, les visites au cimetière non pas pour prier sur une tombe ou parler « à une

morte dont ne subsistait, sous la terre, que des cendres refroidies » mais pour fouiller ses souvenirs, les périodes où il s'intéresse davantage aux choses qu'aux personnes – il termine alors l'écriture de *Quand les pierres se mirent à rêver* (et commence une ébauche de ce qui deviendra *Ceci est mon corps*) qu'il publiera des années plus tard –, celles où la présence de quelques amis devient indispensable, et les livres qui ont alimenté sa réflexion d'homme et d'écrivain tels *Le tombeau des rois* d'Anne Hébert, *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez, *Le vieil homme et la mer* d'Ernest Hemingway, *Éloge de la vieillesse* d'Hermann Hesse ou encore certaines phrases d'*En vivant, en écrivant* d'Annie Dillard qui le « réconcilièrent entièrement avec la lecture, dont [il s'était] par moments détourné ».

Mais, au bout du compte, Beauchemin parle encore et toujours de la vie. Celle qui l'émerveille intensément en dépit de ce qu'il appelle « le silence du ciel » où dieu lui reste encore « formidablement inconnu ». Ces longs mois de deuil l'ont profondément changé. Ils ne l'ont pas brisé, il s'y est adapté. Voilà, outre le sentiment d'avoir vieilli, ce que cette année où sa jeunesse s'est envolée lui aura appris, un essentiel apprentissage qu'il exprime dans un passage d'une poignante simplicité. « Je ne savais pas encore que le courage n'est pas cette chose spectaculaire que l'on décrit généralement. J'ignorais qu'on ne peut être courageux au moment où le malheur

frappe, que le courage vient toujours après une attente et qu'il ne se vit que sur de longues périodes, le plus souvent la vie durant. Je n'avais pas toujours en moi la belle patience qu'il faut pourtant maintenir tandis que le courage s'en est allé, et avec lui la joie que chaque homme éprouve naturellement. Je m'étonnerai toujours que personne ne m'ait dit d'être patient, et d'attendre que s'installe à nouveau cette acceptation sereine, durable, que connaissent ceux qui sont courageux. » Cette patience « si nécessaire [qui] constitue peut-être le plus méconnu de nos devoirs humains » et peut-être l'essence même de la vie.

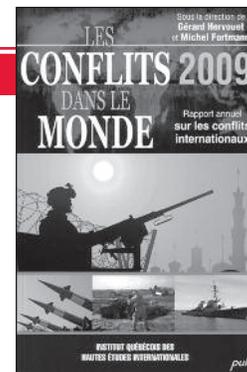
Les inconditionnels de Jean-François Beauchemin plongeront avec bonheur dans ce dernier livre. Les autres découvriront, avec ce bref et intense récit, une pièce révélatrice de l'œuvre et de son auteur. Pour les uns et les autres, *Cette année s'envole ma jeunesse* pourrait bien devenir un de ces petits livres qu'on lit et relit sans en épuiser toute la profondeur.

Linda Amyot

Lew Yung-Chien
 avec la collaboration de Michel P. Dufour
L'ESPRIT DU TAÏ-CHI
SENTIR QUE LES POISSONS SONT CONTENTS
 Le jour, Montréal, 2009, 136 p. ; 29,95 \$

Pour l'observateur, le tai-chi est une forme d'art martial aux gestes lents et contrôlés. Pour l'initié, c'est bien plus que cela. L'analogie avec l'iceberg permet d'illustrer la différence entre ces deux points de vue : tandis que le premier ne voit que la partie émergée, le second perçoit l'iceberg dans son ensemble, et sait que la partie immergée, invisible à l'œil, assure à la partie émergée sa stabilité et sa force tranquille. Ce livre est une superbe introduction au tai-chi qui permet aux curieux de mieux saisir l'esprit de cet art, et donc d'en percevoir la partie immergée.

Lew Yung-Chien, cofondateur d'un studio de tai-chi à Montréal, présente cet art comme étant « une philosophie et un mode de vie omniprésent et agréable ». Puisque l'objectif est d'atteindre l'harmonie du corps et de l'esprit « dans tous les instants de la vie quotidienne », il suggère de pratiquer cette discipline d'origine chinoise n'importe où, que ce soit dans une file d'attente ou assis dans un autobus. Au fil des pages, l'auteur



Un ouvrage de référence

Les *conflits dans le monde* est un rapport annuel faisant partie de la collection « Études stratégiques et militaires », publiée par l'Institut québécois des hautes études internationales. L'édition 2009 regroupe des textes faisant le point sur divers conflits et tensions qui ont marqué le monde entre août 2008 et la fin de l'été 2009. Il y est question, bien sûr, de l'élection de Barack Obama et des défis qui doivent être relevés par le nouveau président américain. Parmi ceux-ci, figure en bonne place le dossier nucléaire. Il est devenu impérieux, pour les États-Unis, de négocier une nouvelle entente avec la Russie après le traité START, qui vient à échéance en décembre 2009. Ce traité a été d'une extrême importance, puisqu'il a permis le démantèlement de près de la moitié des arsenaux de la guerre froide. Autre volet du même dossier : la menace d'élargissement du club nucléaire. À ce chapitre, il faut trouver une solution au défi que posent la Corée du Nord et l'Iran.

Un autre événement majeur à s'être déroulé pendant la période couverte par cette édition a été la crise économique, qui a frappé à des degrés divers un peu partout dans le monde. Elle a « ébranlé de multiples certitudes, jeté à la rue de nombreux chômeurs et aggravé plus encore la situation des pays les plus démunis et vulnérables aux soubresauts de la mondialisation ».

Par ailleurs, des confrontations militaires se sont produites ou se sont poursuivies dans plusieurs endroits sur la planète. Les conflits en République démocratique du Congo, en Géorgie et au Sri Lanka en sont quelques exemples. Il y a eu aussi l'offensive israélienne dans la bande de Gaza à la fin de 2008, ainsi que la guerre en Afghanistan qui s'est propagée sur le territoire pakistanais.

En ce qui concerne l'Amérique latine, on parle de la « violence criminelle et sociale qui menace de plus en plus les populations [...] et la stabilité du sous-continent ».

La nouvelle édition des *Conflits dans le monde* est un ouvrage de référence qui plaira sans doute à tous ceux et celles qui s'intéressent à la politique et à l'actualité internationales.

Gaétan Bélanger

dévoile l'esprit du tai-chi, ses sources théoriques tout comme ses positions de base. Et juste comme la lecture se termine, l'auteur lance une phrase, comme une invitation à tout remettre en doute : « J'espère que vous avez bien entendu ce que je n'ai pas dit ».

Ce livre permet de s'initier à l'esprit du tai-chi afin de concevoir cette discipline dans son ensemble, avec tout ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas. Seule ombre au tableau, tandis que le texte de Lew Yung-Chien est empreint d'une grande humilité – il refuse de se faire appeler maître –, il en va tout autrement pour les pages écrites par ceux qui ont rendu possible la publication du livre. Dans leur présentation, ils s'empresent d'employer des adjectifs pompeux (« Jacques Languirand, le célèbre animateur radiophonique ») et de débiter avec force leurs titres (« Jean-Pierre Charbonneau, journaliste, homme politique, commentateur, conférencier »). Il semblerait qu'ils n'aient pas compris certains des enseignements de Lew Yung-Chien.

Un livre apaisant qui a pour seul inconvénient de faire naître l'envie irrésistible de pratiquer le tai-chi.

Manouane Beauchamp

Jean-Claude Germain
NOUS ÉTIONS LE NOUVEAU MONDE
LE FEUILLETON DES ORIGINES
Hurtubise, Montréal, 2009, 253 p. ; 22,95 \$

L'histoire peut être contée. C'est du moins ce que l'on retient à la lecture de ce savoureux ouvrage. Jean-Claude Germain dont on connaît l'exubérance a décidé de nous raconter à sa manière l'histoire des « canayens » de l'arrivée de Jeanne Mance en Nouvelle-France, elle qui incarne à ses yeux « la femme moderne de 1640 », à la création de *Colas et Colinette ou le bailli dupé* de Joseph Quesnel présenté par le Théâtre de société à Montréal en 1790.

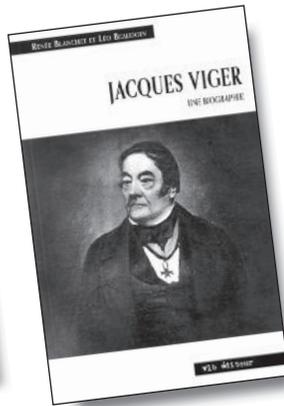
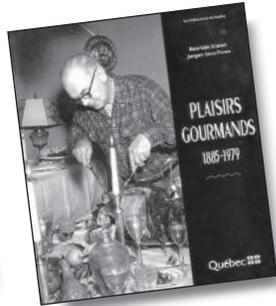
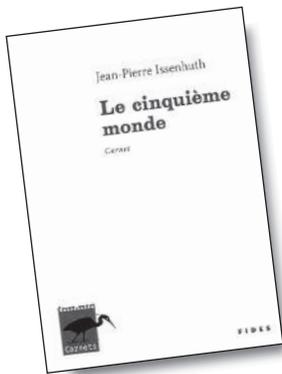
Nous étions le nouveau monde propose un tour d'horizon savoureux, souvent amusant, toujours peut-on croire documenté, et pimenté de remarques typiques de son auteur. Car c'est le style qui crée cet essai. On est fort loin de la plume de l'universitaire, fût-il à la recherche d'un public populaire : on est dans un récit qui se fonde sur l'oralité, empruntant joyeusement toutes les techniques du conteur, y inclus la recréa-

tion de dialogues et d'esquisses de portraits qui frôlent l'impertinence : « Le marquis de Montcalm est l'incarnation par excellence du 'p'tit français contraireux' qui a une opinion définitive sur tout et sur rien. Aussi petit de taille que Vaudreuil est un grand jack, et aussi vif que le Canadien est posé ».

À grands traits, Germain brosse un portrait réjouissant qui, tout en s'intéressant aux grands hommes et à quelques grandes femmes, cherche à faire revivre le quotidien du peuple et les abus de ceux qui gouvernent. L'histoire devient alors sociale et là est

une des qualités de l'ouvrage. Tout comme il consacre un bel espace aux premières manifestations culturelles.

Germain écrit avec style et panache une histoire dans laquelle les anecdotes foisonnent. À la limite, on s'interroge sur le sérieux de l'aventure : et si tout ce qu'il nous racontait n'était qu'une interprétation toute personnelle et fortement subjective de notre passé ? Pourtant, il cite abondamment des sources parfois obscures, tout en nous laissant dans un vague généreux quant à leur exactitude. Et puis, peu importe : l'auteur



semble jouer avec sérieux, écrivant avec fougue ce qu'il perçoit de notre passé. Pour notre plus grand plaisir. Il ne manque au livre qu'un disque compact pour l'entendre narrer.

David Lonergan

Jean-Pierre Issenhuth
LE CINQUIÈME MONDE
CARNET

Fides, Montréal, 2009, 268 p. ; 22,95 \$

Les lecteurs de la revue *Liberté*, comme ceux du *Devoir*, renoueront avec plaisir avec le parcours critique de Jean-Pierre Issenhuth et apprécieront de nouveau l'acuité du regard qu'il portait sur les œuvres qu'il commentait, tout autant que la finesse du propos qui s'attardait non à mettre en valeur sa propre pensée, mais bien celle à laquelle il souhaitait qu'on prêtât attention. S'effacer devant l'œuvre pour chercher à en comprendre la nature, le mouvement, le sens, là m'est toujours apparu être la seule posture à adopter lorsque l'on s'aventure sur le terrain de la critique. C'est cette même posture que l'écrivain adopte cette fois dans *Le cinquième monde*, qui emprunte au carnet, au-delà du sous-titre, la forme libre et spontanée qui épouse ici au plus près le mouvement d'une pensée en continue quête de sens.

Réfugié dans les Landes de Gascogne où, à l'instar des naturalistes américains du XIX^e siècle, il réapprend à mesurer le temps et l'importance que l'on doit accorder aux travaux du quotidien, Jean-Pierre Issenhuth revisite ses carnets de notes prises au cours

des vingt années ayant précédé son départ, non pour les retoucher, mais pour s'interroger à nouveau sur la pertinence du propos, pour suivre l'évolution de sa propre pensée, non pas pour en souligner la justesse, comme certains s'évertuent à le faire, mais au contraire pour en illustrer l'évolution. « Autant que les variations, la fragmentation rendra compte d'une pensée instable, faite d'apparitions, de disparitions, de réapparitions, et qui n'aura connu de constance et de continuité que par la fréquence des retours identiques. L'évolution chaotique du livre sera conforme à la nature fuyante et renaissante des faits. » Tel est le projet de ce carnet qui stimulera, à son tour, chez le lecteur la réflexion, le nécessaire arrêt de la pensée dans ce monde en proie à la folie de la vitesse.

Outre la nature, à laquelle Jean-Pierre Issenhuth accorde une attention toute particulière dans son nouveau décor, les notes et les variations qui s'ensuivent embrassent tout à la fois la création, la poésie, le travail de l'artisan, les lectures et les écrivains qui auront retenu son attention – « Quelques phrases intéressantes suffisent à me faire apprécier un livre » –, l'éducation et ses réformes, les changements sociopolitiques survenus au Québec depuis qu'il en observe l'ouverture sur le monde, le repli de la France sur elle-même à l'égard de laquelle il n'est pas tendre. Sans cesse, comme un leitmotiv rythmant l'écriture du carnet, il revient au lieu, à l'aspect concret des choses et du monde : « Pour le paysan que je suis, peu amateur de béquilles et de prothèses technologiques ubiquistes, le lieu est le contact le plus sûr avec la communauté de l'univers ».

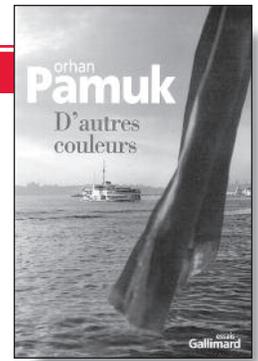
Comme le carnet, serait-on tenté d'ajouter, est le lien le plus sûr avec une pensée qui se déploie généreusement.

Jean-Paul Beaumier

Rose-Line Brasslet et Jacques Saint-Pierre
PLAISIRS GOURMANDS, 1885-1979
Publications du Québec, Québec, 2009,
202 p. ; 29,95 \$

Ce livre illustré – le dix-septième de la célèbre collection « Aux limites de la mémoire » – porte sur l'alimentation, sujet fondamental dans l'histoire du Québec et combien révélateur du caractère distinct de la vie québécoise. Comme dans les ouvrages précédents, on découvre près de 200 photographies anciennes, toutes inédites et accompagnées de brèves notices. Le texte de présentation des auteurs me semble le meilleur de toute la série, en raison de sa précision quant aux fonds d'archives consultés, aux instruments de recherche utilisés (dont le Pistard de la BANQ) ; on nomme même certains des photographes dont les clichés sont ici reproduits.

Travail à la ferme, repas de familles nombreuses, de groupes ou d'adolescents, festins en plein air ; on redécouvre toutes les significations et souvenirs reliés au geste de manger et aux plaisirs de la table. Certaines images restent évocatrices d'une époque révolue : le supermarché A&P des années 1940, les « pintes de lait » en verre, le luxueux restaurant Île de France du neuvième étage de l'ancien Eaton de la rue Sainte-Catherine, mais aussi l'épluchette de blé d'Inde d'autrefois, les parties de sucre, les marchés publics. On y voit autant les grandes cuisines, les restaurants de luxe comme le Ritz-Carlton que les innombrables casse-croûtes comme le Roi du hot-dog et autres « petits restaurants du coin ». On reconnaît aussi certaines de nos fameuses « prêtresses des bons petits plats » bien agrémentés : Françoise Gaudet-Smet, Jehane Benoît et sœur Berthe. Il n'y manquerait que sœur Angèle pour compléter ce portrait de nos figures légendaires de l'alimentation ! Le dernier chapitre porte sur les apports du Québec ethnique sur le plan alimentaire : le célèbre restaurant Schwartz du boulevard Saint-Laurent, l'inégalable restaurant Continental et l'épicerie fine Bardou et Fils de Québec, sans oublier les restaurants chinois du



De l'enfance au prix Nobel

Chinatown ! Certaines des légendes accompagnant les photographies restent particulièrement éloquentes : « Faire son Steinberg » ou encore cette enseigne datant de 1941 affichée sur le mur d'une humble cuisine : « Mangeons plus de poisson ! »

La lecture de ces *Plaisirs gourmands* ne devrait pas être réservée aux personnes âgées et aux historiens ; le jeune public pourra ainsi recevoir des leçons d'histoire visuelles à partir d'exemples liés au quotidien.

Yves Laberge

Renée Blanchet et Léo Beaudoin

JACQUES VIGER

UNE BIOGRAPHIE

VLB, Montréal, 2009, 272 p. ; 29,95 \$

Cette biographie accole de stimulante façon deux relevés complémentaires et différents. Complémentaires parce que différents. Léo Beaudoin suit d'aussi près que possible, mais avec un parfait recul critique, le déroutant personnage qu'est Jacques Viger, tandis que Renée Blanchet présente, en poussant la discrétion jusqu'à l'effacement, une tranche substantielle et étonnante de la correspondance entre Viger et son épouse. Dans les deux cas, la prudence est à l'avant-scène, prudence de mise devant un personnage protéen.

De Jacques Viger, on retient surtout qu'il fut le premier maire de Montréal. Ce n'est pas beaucoup dire, puisque le poste appartenait à l'époque non pas à une personne choisie au suffrage universel, mais au conseiller municipal désigné par ses pairs. Pareille désignation attire pourtant l'attention sur les plus marquantes caractéristiques du personnage : l'entregent, la minutie, l'aptitude à jeter des passerelles entre les intran-sigeances. Précis et rigoureux autant que Viger, Léo Beaudoin ne prétend pas au jugement définitif ou complet. Des énigmes résistent, comme celles qui concernent la succession de Viger. Pourquoi ce méticuleux a-t-il omis de rédiger un testament ? Comment a-t-il pu ne laisser que des dettes (et des documents) ?

Quant à la correspondance entre Viger et son épouse, elle comblera les stratèges militaires plus que les courriéristes du cœur. Les époux ne lésinent pas sur les mots tendres, mais les lettres du mari décrivent surtout les combats contre les États-Uniens. Tout y est, y compris la description des lieux ! La

Prix Nobel 2006, auteur de *Neige*, Médicis 2005, et du superbe *Istanbul*, entre autres livres, le Turc Orhan Pamuk raconte dans *D'autres couleurs* les difficiles relations que son pays a toujours entretenues avec l'Occident, surtout avec l'Europe. Dans cet ouvrage traduit en cinquante langues, Pamuk réécrit à sa façon les contes persans des *Mille et une nuits*.

Né en 1952, l'auteur partage son temps entre Istanbul – sa ville bien-aimée qu'il décrit avec finesse et passion – et New York où il enseigne la littérature à l'Université Columbia. Pamuk se présente comme un graphomane « avide et intraitable – une créature dévorée par un insatiable besoin d'écrire et de traduire l'existence en mots ». Il avoue par ailleurs : « [...] c'est à l'évidence à ma mère et à mon frère aîné [...] que je suis redevable de cette capacité à ne pas me voiler la face et à envisager la vie avec confiance ». Quelles qu'en soient les raisons, l'écrivain est un grand de la littérature contemporaine, conciliant avec charme et doigté l'art occidental du roman et celui du conte oriental.

Pamuk a grandi dans une famille bourgeoise occidentalisée et a étudié l'architecture avant de se lancer dans l'écriture. Il voulait devenir peintre, ce qui peut expliquer son sens aigu de la description et du détail, sa capacité à saisir l'essence de ce qui l'entoure. Et à si bien nous le raconter. Curieux, politisé et érudit, lui seul peut ainsi décrire l'introversion de la Turquie, à cheval entre Europe et Asie, et la schizophrénie des « pays reculés et excentrés comme le [sien] ».

Dans les 76 chapitres du recueil d'essais *D'autres couleurs*, Pamuk nous livre sa vision du monde, à partir de son enfance stambouliote jusqu'à son discours de réception du prix Nobel. Il établit un pont entre Occident et Orient, car son univers « n'est-il pas un mélange de local et de mondial, de national et d'occidental » ? Son dernier roman, *Le musée de l'innocence*, paraîtra en français en 2010.

Michèle Bernard

Orhan Pamuk

D'AUTRES COULEURS

Trad. du turc par Valérie Gay-Aksoy

Gallimard, Paris, 2009, 554 p. ; 43,50 \$

censure qu'imposent nos guerres modernes en tomberait malade. Une constante : qu'elles datent de la guerre ou de telle session parlementaire, les lettres de l'épouse vantent souvent les avantages de la modération, qualité dont Viger ignore tout. Peut-être peut-on voir là une conséquence de la différence d'âge : au moment du mariage, Viger a 21 ans et Marguerite est une veuve de 33 ans déjà mère de plusieurs enfants.

Biographie et correspondance brossent de Viger un portrait contrasté. L'homme est lié de mille manières aux clans Papineau et Viger, mais il l'est aussi intimement aux ultramontains.

Laurent Laplante

Margaret Atwood

COMPTES ET LÉGENDES

LA DETTE ET LA FACE CACHÉE

DE LA RICHESSE

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin

et Paul Gagné

Boréal, Montréal, 2009, 200 p. ; 24,95 \$

À quoi faut-il s'attendre lorsqu'un écrivain s'attaque à un sujet aussi sérieux que l'endettement ? À tout, le plaisir et l'intelligence en prime. Cet essai, au titre si habilement pervers, *Comptes et légendes*, est on ne peut plus au diapason avec les préoccupations présentes. Le sous-titre livre en



partie la réponse à la question préalablement soulevée : « la dette et la face cachée de la richesse ». Margaret Atwood y explore le rapport gémellaire qui a de tout temps uni le débiteur et le créancier, cherchant à mettre en lumière ce qui fait perdurer cette relation qui n'est pas que le propre de l'homo sapiens. Le premier chapitre porte en effet sur les notions d'équité, d'équilibre et de justice, sans lesquelles les nombreux mécanismes qui régissent les emprunts et le crédit ne pourraient être viables. Le lecteur apprend ainsi que les chimpanzés ont une perception assez nette de la répartition des biens entre les membres d'un même clan et du système de taux de change qui régule les échanges. Caillou, concombre et raisin n'ont pas la même valeur et un vieux singe ne se laissera pas bernier s'il croit qu'il n'a pas son dû pour un service rendu. Notre relation à l'argent a des racines plus profondes que la création des premières banques.

Les dettes ne sont pas que monétaires ou matérielles, elles peuvent aussi se décliner sur le plan moral. Margaret Atwood explore également le champ qui fait la richesse des uns et le malheur des autres, le rapport entre la dette et la mémoire, l'omniprésence des contrats écrits qui lient les parties. La dette comme moteur du récit, en particulier dans l'œuvre de Christopher Marlowe et de Charles Dickens, se présente également, en raison du triomphe du capitalisme, comme l'un des grands thèmes récurrents de la fiction occidentale. Après avoir lu ces pages, le personnage d'Ebenzer Scrooge en ressort sinon grandi, à tout le moins transformé : le créancier et le débiteur n'ont sans doute jamais été aussi

bien représentés au sein de la même entité.

L'exploration de cet univers manichéen ne serait pas complet sans que soit levée la face cachée de la dette, comme l'illustre Margaret Atwood. Méthodes abusives de recouvrement, liquidation des créanciers, soulèvements contre l'autorité viendront en quelque sorte boucler le propos de l'auteur : « J'ai formulé l'hypothèse suivante : aucun des nombreux mécanismes qui régissent la dette et le crédit n'existerait sans un module humain inné ayant pour fonction de mesurer l'équité ainsi que de viser l'équilibre. Dans le cas contraire, personne ne prêterait ni ne rembourserait ».

En ces temps où le commun des mortels parvient difficilement à appréhender la valeur des montants des pertes financières qui s'étalent à la une des médias, comprendre un peu mieux les motivations sous-jacentes aux effusions boursières et autres effervescences de ce monde de papier commercial est d'un intérêt certain.

Jean-Paul Beaumier

Bernard Émond et Simon Galiero
LA PERTE ET LE LIEN
ENTRETIENS SUR LE CINÉMA,
LA CULTURE ET LA SOCIÉTÉ
Médiapaul, Montréal, 2009, 176 p. ; 19,95 \$

Bernard Émond est de ceux et celles qui tiennent le coup dans les périodes de transit dangereux que sont les passages d'une manière d'être dans le monde à une autre. Il est de ceux et celles qui résistent à la tentation de la table rase, conscients de la nécessité des repères pour aller de l'avant, sans se perdre. Il est de ceux et celles qui

refusent de jeter aux oubliettes la culture fondatrice de leur identité, indissociablement liée à leur histoire personnelle et nationale. Il est de ceux et celles qui regardent le monde et pensent la vie humaine à partir de ce tout qu'ils sont et, à la fois, de leurs exigences de dépassement.

C'est ce qui ressort des entretiens de Bernard Émond avec son ami, le cinéaste Simon Galiero, sur le cinéma, la culture et la société, consignés dans *La perte et le lien*.

Propos axés sur la conscience et la démonstration de la fragilité des cultures, en ce moment de l'histoire humaine où elles sont menacées par les innombrables tentatives d'uniformisation, menées par les forces conjuguées du marché, de l'atomisation sociale et des techniques de la communication. Propos qui mettent en lumière tout ce qui agit pour dégrader les lieux, le cinéma par exemple, où peuvent apparaître une conscience de soi et une détermination à l'affirmer.

Il ressort de *La perte et le lien* que la démarche d'Émond, bien au-delà de son attachement à notre passé catholique, comme on s'est plu à le sur-souligner, se fonde sur l'ensemble des valeurs de la culture canadienne-française dont il assume entièrement l'héritage, aussi bien le pire que le meilleur, les résignations mortifères que les vigoureuses résistances. Tout son propos montre à l'évidence qu'il est conscient de l'apport essentiel de celle-ci à sa conception de l'art, comme voie d'accès à la vérité des êtres. Il sait que pour l'atteindre, il faut avoir une pensée. Et chez lui, comme chez tous les créateurs, cette pensée qui structure sa vision du monde trouve sa source dans l'éducation reçue dans sa jeunesse, avec laquelle il a nécessairement rompu, avant de la réintégrer en lui apportant une nouvelle dimension.

Ainsi, Émond ne préconise pas « un retour à ». Ses films sont des œuvres sur aujourd'hui. Comme toute œuvre d'art, chacun s'enracine dans le passé et se projette sur l'avenir. Émond est un artiste qui, à ses risques et périls, fait un pari sur le temps, plutôt que sur l'éphémère.

La perte et le lien nous fait découvrir la beauté d'un homme authentique et généreux qui puise dans son amour inconditionnel de l'être québécois sa puissance de création d'une œuvre universelle.

Andrée Ferretti

Bruno Roy

JOURNAL DÉRIVÉ

T. IV, L'ESPACE PRIVÉ 1967-2000

XYZ, Montréal, 2009, 269 p. ; 16 \$

Ce quatrième tome du *Journal dérivé* de Bruno Roy (1943-2010) regroupe des écrits plus intimes que tous ses livres précédents, à l'exception de son autobiographie *Mémoire d'asile* (Boréal, 1994), dont la rédaction libératrice est ici évoquée. Au fil des pages, l'écrivain relate ses rencontres, sa poésie, ses innombrables lectures (de Jacques Brault à Boris Cyrulnik), ses nombreux combats pour un Québec français et pour la dignité des anciens « orphelins de Duplessis » – dont il fut. Adoptant un ton réflexif dans sa préface, l'auteur constate en relisant la partie de son journal rédigée quelque 35 ans plus tôt à quel point il lui était difficile d'oublier l'éducation catholique qu'il avait reçue : « Bien sûr, même si je tentais de m'en libérer, rien n'indiquait que j'avais réussi ».

Les récits de voyages et de vacances sont ici nombreux. En se rendant pour la première fois chez la famille nombreuse de sa fiancée, au Nouveau-Brunswick, le jeune amoureux s'émerveilla en découvrant une maisonnée remplie de nouveaux cousins tapageurs ; « [...] le jeu n'est réel qu'avec des enfants », écrivait-il le jour de Noël 1974. Tout comme le personnage de Tit-Coq imaginé par Gratien Gélinas, cet ancien orphelin de Duplessis goûtait alors au bonheur familial : « Ici, j'apprends la vie familiale à sa souche la plus pure ».

Son enfance pénible lui a laissé des cicatrices indélébiles ; ce thème obsédant revient fréquemment, non pas comme un regret, mais plutôt comme une manière d'interroger le monde et son propre rôle de père. À ce propos, il écrira : « Je n'ai pas connu le malheur d'avoir un père », ou encore : « Pour mes filles, je n'ai jamais tenté d'être le père que je n'ai jamais eu ».

Le spécialiste de la chanson québécoise évoque également l'époque des boîtes à chansons et ses liens avec des artistes comme Louise Forestier. On revit également le processus de scénarisation de la télésérie consacrée aux orphelins de Duplessis en 1995. Et au fil des lettres qu'il reçoit, Bruno Roy évoque inévitablement une série de récits personnels de tant de camarades de misère ayant vécu comme lui le drame de

L'insaisissable et la lumière

Après le *Traité des couleurs* des mêmes auteurs Libero Zuppiroli et Marie-Noëlle Bussac, les Presses polytechniques et universitaires romandes nous proposent de découvrir ce nouveau *Traité de la lumière*. Nouveau, en effet, puisque parmi d'autres philosophes, scientifiques et artistes renommés, Descartes et Huygens avaient déjà fait paraître un ouvrage sous le même titre, soit respectivement en 1633 et en 1690. Depuis 2000 ans av. J.-C., ils sont nombreux à vouloir percer les mystères de cet élément visible mais insaisissable. D'où provient la lumière ? Des yeux ? De l'âme des objets ? s'est-on un jour demandé. Comment voyage-t-elle ? Est-elle un corps ou une onde ?

Ce livre-ci, sans autre prétention que pédagogique, fait le point sur les questions aussi bien physiques que techniques qu'a suscitées le phénomène dans l'histoire jusqu'à aujourd'hui. La première partie de l'ouvrage, dit-on en quatrième de couverture, s'adresse avant tout à un public non spécialisé, mais il faut tout de même quelque effort intellectuel pour pénétrer les recoins les plus abscons des théories émises, surtout celles qui font appel à des connaissances mathématiques ou physiques. Car dès l'Antiquité, c'est à coup de formules mathématiques qu'on a tenté d'appréhender la lumière, plus que par des élucubrations sans fondements. Quant à la deuxième partie du livre, elle s'adresse exclusivement à ceux et celles qui savent s'y retrouver dans l'univers de l'algèbre et qui ont une base solide en science. Les étudiants dans le domaine trouveront à coup sûr la rigueur qu'ils recherchent. D'ailleurs, l'ouvrage semble avoir été conçu pour eux. Les plus paresseux – mais prêts à travailler un peu ! – devraient se tourner vers une lecture moins laborieuse mais tout aussi enrichissante, comme *Les voies de la lumière* de Trinh Xuan Thuan, dont une version abrégée est parue récemment. À la différence du *Traité de la lumière*, *Les voies de la lumière* s'attarde un peu moins sur les applications techniques comme l'optique, le laser, etc., pour donner plus d'espace aux débuts fascinants de cette source d'énergie et à sa possible fin.

Il faut souligner l'aspect très soigné du *Traité de la lumière*, imprimé sur papier glacé. Bien que les images soient toutes en noir et blanc, sans doute à cause de contraintes financières, les concepteurs ont su leur donner l'élégance propre aux beaux livres.

Judy Quinn

Libero Zuppiroli et Marie-Noëlle Bussac
Avec les photographies de Christiane Grimm

TRAITÉ DE LA LUMIÈRE

Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2009, 481 p. ; 129 \$

ces enfants sans famille internés dans des asiles simplement parce que personne d'autre ne pouvait s'en occuper.

Ce *Journal dérivé* n'est peut-être pas le meilleur livre de Bruno Roy ; son ouvrage *Mémoire d'asile* est plus intense et autrement bouleversant ; ses livres sur la chanson sont plus instructifs. Mais ici, Bruno Roy prouve qu'il a pu savourer des moments de bonheur.

Yves Laberge

Laurent Laplante
PAR MARÉE DESCENDANTE
ÉCHOS D'UN VIEILLESSEMENT
MultiMondes, Québec, 2009,
145 p. ; 24,95 \$

De « l'antichambre de la mort », pour emprunter l'expression dont il use volontiers pour parler de la vieillesse, Laurent Laplante passe en revue ses enga-





gements d'un demi-siècle, en les resituant dans le contexte d'un Québec en profonde transformation. Un ton un brin intimiste, d'une sincérité émouvante – tant cet écrivain craint l'exhibitionnisme –, enveloppe son propos lorsqu'il touche aux principes, aux valeurs et aux motivations qui ont présidé à ses choix, y compris ceux qui se sont avérés des erreurs. Il effleure sa vie privée juste ce qu'il faut pour que l'on comprenne la complicité entretenue avec sa compagne de toujours pour ce qui est de ses choix professionnels, de la vie modeste loin de l'agitation de la ville, du goût de la lecture et de la réflexion. Mais le polémiste n'est jamais loin. En effet, le septuagénaire, toujours capable d'indignation, cible les zones obscures de la société québécoise : qu'est-elle devenue depuis les grandes semailles de la Révolution tranquille ? Tant d'espoirs étaient permis... Non pas nostalgie, mais plutôt désillusion, de préciser l'essayiste. Il pointe tous les secteurs de la vie politique, sociale, religieuse et culturelle. Des gains, oui, notamment la démocratisation de l'enseignement avec la création des cégeps, et la laïcité, quoiqu'une laïcité inachevée parce que dépourvue de spiritualité, de sorte que la mort sans promesse d'immortalité aurait vidé la vie de son sens. Quant à lui, Laurent Laplante témoigne des valeurs qui ont rempli sa vie, sans la croyance à l'immortalité. Une vie inspirée par l'altruisme, la culture, la réflexion, une mémoire à transmettre.

Échec du Québec en cette matière, selon le septuagénaire. Les mondes de l'infor-

mation et de l'éducation sont particulièrement critiqués en raison du laxisme et de la complaisance dont ils seraient atteints. Du pain et des jeux ! Rigueur et analyse réduites à la portion congrue, même dans une institution comme Radio-Canada dont il évoque la « dégénérescence » et l'« hypocrisie snobinarde ». Tous médias confondus donc, à l'exception de la Toile, la seule à offrir des dossiers approfondis sur ce qui se passe dans le monde, d'estimer l'ex-journaliste.

Par marée descendante reflète l'histoire d'un homme désenchanté, non pas tant par le fait de se rapprocher de la mort, que celui de constater le fossé entre les promesses de la Révolution tranquille et l'apathie ambiante.

Pierrette Boivin

Collectif
DÉMOCRATIE
DANS QUEL ÉTAT ?
 Écosociété, Montréal, 2009, 104 p. ; 18 \$

D'accord sur l'importance du concept de démocratie, les différentes plumes de ce collectif ont quand même tôt fait de s'éloigner les unes des autres. Au grand bénéfice des lecteurs. Du coup, en effet, la notion de démocratie déploie ses richesses en même temps qu'elle confesse ses équivoques. Un certain consensus se reforme d'ailleurs sur l'autre versant de l'évaluation : remplacer la démocratie n'est pas chose facile.

Alain Badiou, critique virulent, estime ardu sinon impossible de bien évaluer une notion qui sert d'emblème aux valeurs fondamentales des sociétés modernes. Comment isoler et bien jauger le préalable à toutes choses ? Sa thérapie ressemble à un détour : « [...] nous n'avons de chance de rester de vrais démocrates, donc des gens homogènes à la vie historique des peuples, qu'autant que nous redeviendrons, dans des formes qui aujourd'hui s'inventent lentement, des communistes ». Moins sentencieux, Jacques Rancière se réjouit de ce que la démocratie, malgré les accaparements dont elle est la cible, demeure fidèle à elle-même : « Je veux bien qu'il y ait une certaine usure du mot là où il a été inventé, en Occident, mais si on pense à tout ce qui se passe en Asie, le mot a encore un sens ». S'insérant entre ces thèses, Wendy Brown rattache deux éléments directement vérifiables : la démocratie jouit d'une popularité sans précédent, mais peut-être sert-elle d'auberge espagnole. « Comme Barack Obama, écrit-elle, c'est un signifiant vide auquel tout un chacun peut arrimer ses rêves et ses espoirs. » Kristin Ross, tout aussi concrète et percutante, dénonce les faux démocrates qui n'aiment la démocratie que conciliante et alignée sur leurs vues. Au pilori, les Cohn-Bendit, les Bernard Kouchner, les Sarkozy. Furieux du NON de l'Irlande lors d'un premier référendum, ce dernier exprimait tout autre chose que le respect du pluralisme démocratique : « Ces Irlandais sont vraiment des cons. Ils se sont goinfrés sur le dos de l'Europe pendant des années, et maintenant ils nous foutent le bordel ». Verdict de démocrate ?

En peu de pages, voilà huit sons de cloche. Certains auteurs, enfermés dans leurs cénacles, planent haut dans la stratosphère. Chez ceux-là, le terme éthéré *amphibologie* est préférable à *équivoque*, sans doute trop compréhensible. Heureusement, la plupart y vont de commentaires plus abordables. Comme par hasard, ce sont les mêmes qui s'expriment clairement et qui militent en faveur d'une double offensive : redonner son sens premier à la notion de démocratie et accepter – démocratiquement – que chaque culture marche vers l'idéal démocratique à son rythme et selon son style. Livre bref, parfois exigeant, nécessaire.

Laurent Laplante